



socialistes français, à la différence d'autres partis, nous ne pourrions l'envisager que dans la mesure où elles se traduiront aussi aux yeux de l'opinion ouverte par un changement — une autre pièce, un autre décor, un autre éclairage, que notre justification aux yeux des travailleurs résiderait précisément dans cet accent neuf, original, imprégné à la vie politique du pays — et qu'au surplus nous n'aurions la puissance nécessaire pour imposer à nos associés ce changement qui si nous sentions derrière nous, non seulement le consentement, mais la volonté conforme, la pression de la majorité de la classe ouvrière.

Et voilà. M. Léon Blum est-il un humoriste malgré lui ou un ironiste conscient? Quoi qu'il en soit, il exprime bien ce qu'il fallait dire et le but sciencement ou non pourvu!

Faire admettre « aux yeux de l'opinion ouverte » qu'il y a changement alors que tout est resté pareil, sauf le personnel politique.

Nous avons rudement besoin d'être débouchochés!

EPSILON.

## PARMI LES LIVRES

« Tournant Dangereux » ; « L'Amérique... un Paradis ? » ; « Les Lettres de P.-J. Proudhon ».

« Tournant Dangereux » (1) de Vlaminck (Stock 1929) atteint sa douzième édition. Ce n'est pas mal pour un livre de souvenirs. Un peintre qui écrit ça semble si curieux à notre époque de spécialisation à outrance. Ce bouquin très inégal, porte en mains chapitrées la griffe du génie. Sincérité ardente et vigueur saine. Dans « L'Aventurier », Jack London émet cette vérité première : « Ce qu'on demande à un homme, c'est tout d'abord d'être solide ». On pourra en dire autant de l'artiste — ce que Vlaminck appelle « du plein chêne » — il se connaît.

Des boutades pleines de sue. Gare à vous, Vlaminck, on découpera votre livre en « pessons », originales et fécondes, et vous collaborerez de nouveau au *Libertaire*.

Car Vlaminck fut, un instant, des nôtres et tant pis pour nous qui n'avons pas su retenir pareil élément.

Voici ses raisons : « On parlait de changer la face du monde par la révolution sociale, le bombardement total. Rarement on changeait de sujet.

Cette insistance ébranla ma foi. Je connaissais suffisamment l'homme pour ne pas admettre qu'il fut aussi bénévolement oublié.

Dans nos réunions de la rue d'Orsel, il n'était question que de l'ordre ou plutôt du désordre social, mais jamais de la nature humaine...

J'étais trop individualiste pour devenir un chef et quant à être poussé jusqu'au martyre, être crucifié ou guillotiné comme le Christ ou Ravachol, mon désintéressement n'était pas aussi complet. Aucune vanité ne m'avait payé le sacrifice de ma vie.

Une réunion de saints devient une communion dirigée par un supérieur et régie par des ordres. Je me rendais compte de cela à chacune de mes visites à la rue d'Orsel et j'étais trop anarchiste de nature pour accepter la discipline conventionnelle du phalanstère libertaire. J'espacai ces visites tout en conservant de l'estime pour les camarades et de l'intérêt pour un idéal qui, somme toute, n'est pas dénué de grandeur ni de louables intentions. Mais je n'avais plus la foi et, chose assez curieuse, mon passage dans ce milieu égalitaire produisit en moi un choc de rebours.

Il y a là des arguments valables (et nous les examinerons prochainement) catastrophisme, manque de psychologie, adoration des « grands camarades », outrance, saturation blasante des nouveaux, voiles des défauts qui sont d'ailleurs communs à tous les groupements révolutionnaires, et auxquels nous n'avons pas échappé. Dirons-nous à Vlaminck que l'anarchisme a pu avoir lui aussi « maladie infantile », mais qu'il entreprend de renouveler ses méthodes, de substituer à une agitation incohérente la reconstruction sociale. Du « bombardement » on a trop vu — par la guerre — pour s'amuser à démolir ; notre siècle veut transformer, réédifier, créer.

A notre tour, critiquons Vlaminck, son but individuel : « vivre, il a su le gagner bêtement. À la caserne, à la guerre, il s'est « débrouillé ». Bien d'autres. Mais passer au travers du fillet meurtier, ce n'est pas supprimer le fillet. Vlaminck peut arguer que les anarchistes ne sauraient y arriver. Peut-être ne sommes-nous que des Cassandres ? Mais si c'est nécessaire à la libération de notre conscience, de crier « casse-cou » ? Vlaminck l'essaie aussi, son livre de bonne humeur se termine par un cri d'angoisse. La guerre a marqué sur lui, la guerre qui peut revenir demain pire qu'hier. La civilisation européenne atteint le « tournant dangereux ». S'y briserait-elle ? C'est fort possible.

« Qu'au-jour fait pour l'empêcher ? » pourra se dire tout être conscient. De la réponse à cette question naîtra pour nous la paix ou le remords.

A l'usage des naïfs qu'endort le fordisme, et des voyageurs invétérés, le concierge Fernand Corcos vient de donner, aux Editions Montaigne, « L'Amérique... un Paradis ? » (2). Cette forte mirochette dessillerait les yeux de ceux qui ne voient pas le danger pour la France de devenir une colonie américaine — chose qui se poursuit tous les jours sous nos yeux. Merci bien pour le dieu dollar, le travail à la chaîne et... la Bible ! Les dictatures européennes sont des roses à côté de cet abrutissement systématique et triste, d'un pays où fleurissent un tas de sectes religieuses et où l'on ne peut traiter de « la li-

vius, mais celui-ci, un instant ému et prêt de céder, eut peur des oligarques qui l'observaient, et le vote fut lieu, entraînant, à l'unanimité, la déposition du renégat.

La loi agraire fut votée aussitôt après, et la Commission chargée de l'appliquer fut composée de Tibérius, de son jeune frère, Caius et d'Appius Claudius. Vu le genre d'opposition auquel il avait été en but, Tibérius raya l'article relatif à la dépossession avec indemnité.

Dans le même temps, le roi de Pergame, en Asie-Mineure, étant mort sans héritiers, léguait son trésor et son royaume au peuple romain. Tibérius déposa aussitôt un projet de loi confiant au peuple l'organisation de la nouvelle province et attribuant le trésor aux bénéficiaires de la loi agraire pour leur permettre l'acquisition de matériels aratoires.

Cette mesure mit le comble à la fureur du Sénat qui se voyait démunie de deux de ses attributions essentielles : la gestion financière et l'administration provinciale. Mais les oligarques suffisaient leur adversaire au détour d'un chemin.

L'exercice normal du Consulat ou du Tribunal durait un an. Pour parachever son œuvre, Tibérius devait se faire réélire. S'il n'était pas réélu, le Sénat pouvait le poursuivre et le condamner sous l'accusation d'un crime commis envers l'Etat, précisément le fait d'avoir attaqué l'inviolabilité tribunitienne.

Tibérius affronta la lutte électorale dans des conditions peu favorables, en pleine moisson. La plèbe urbaine montrait, avons-nous dit, peu

## LE LIBERTAIRE

liberté de la parole dans nos anciennes traditions » ni « le développement de la ville de New-York depuis 1900 », sans se voir refuser les salles par les municipalités !!!

Quelle peur de la pensée chez ces cagots !

Je suis malade d'avoir lu les « Lettres de Pierre-Joseph Proudhon » (3), si judicieusement choisies et sobrement annotées par Daniel Halévy et Louis Guilloux. De la première page à la dernière, de l'enfance à la mort, c'est le sombre drame du génie aux prises avec la misère ou l'extrême pauvreté qui y confine, l'angoisse du lendemain, le boulet des dettes, la mauvaise santé aggravée par les soucis domestiques, la fin préma-ture, tout cela contrecarrant le travail de l'esprit, nuisant à l'épuise.

Ceux qui n'ont jamais rien lu de Proudhon feront bien de commencer par ce choix de lettres. Ils seront un peu déçus, par endroits, du « moralisme » de Pierre Joseph. Il en eut besoin sans doute pour dompter son tempérament. Révolté, il écrit à 31 ans : « Je suis comme un lion ; si un homme avait le malheur de me nuire, je le plairdrais de tomber sous ma main... » L'écriture de Proudhon — un bon fac-simile dans le livre — renferme, à côté de la courbe harmonique très fréquente, de nombreux signes de sensibilité esthétique, de dignité, les tares d'une imagination débordante, passionnée, voisine de l'hystérie ; un mariage d'amour eût peut-être ruiné cette nature et compromis l'œuvre, Proudhon le sentait, il s'est forgé une ethique à son usage, il a fait un mariage bête, comme Pascal s'est adonné au jansénisme... Des pommes à mûrir sur la correspondance de Proudhon et du lingé séchant sur ses pommes, est-ce là le chef-d'œuvre d'une « infâmerie » ? Fauve Proudhon ! Et dire que de prétendus prudhoniens en sont encouragés à condamner le féminisme au nom du trop fameux « Ménagère ou courtisane... ». Il serait si facile de leur répondre que, si telles femmes sont l'une ou l'autre, tant d'autres ne sont... rien du tout ! Mais comment raisonner avec des gens de parti pris, qui dans une œuvre vaste et féconde, vont justement chercher les scories pour les encasser comme des diamants ; de tels prudhoniens sont aussi malfaits que les marxistes « orthodoxes » dénoncés par Georges Sorel.

Des 14 volumes (mis au pilon) de la correspondance de Proudhon, Daniel Halévy a en retrancher d'excellentes. Il a eu surtout un souci biographique ; j'aurais préféré, quant à moi, qu'il supprimât quelques lettres familiales pour en donner davantage de doctrinales comme celle : « Sur le principe de nationalité », mais l'ancien secrétaire de l'Union pour la Vérité est un peu blasé là-dessus, et il s'intéresse surtout au contenu psychologique des héros.

De la dignité ! tel est le secret de Proudhon contre le besoin, contre la maladie, contre la peine. Quelle ame forte il faut pour soutenir : « C'est de la liberté que doivent partir nos affections, souvenez-vous-en, non, de la sensibilité ! »

Eugénie CASTEY.

(1) En vente à la Librairie d'Éditions Sociales 12 fr. francs, 13 fr. 25.  
(2) 6 fr. francs 7 fr. 55.  
(3) 6 fr. francs 16 fr. 25.

## Une pensée de Proudhon

L'anarchie est, si je peux m'exprimer de la sorte, une forme de gouvernement ou constitution dans laquelle la conscience publique et privée, formée par le développement de la science et du droit, suffit seule au maintien de l'ordre et à la garantie de toutes les libertés ou, par conséquent, le principe d'autorité, les institutions de police, les moyens de prévention ou de répression, le fonctionnariat, l'imposte, etc., se trouvent réduits à leur expression la plus simple ; à plus forte raison, où les formes monarchiques, la haute centralisation, remplacées par les institutions fédératives et les meurs communales, disparaissent. Quand la vie politique et l'existence domestique seront identifiées ; quand, par la solution des problèmes économiques, les intérêts sociaux et individuels seront en équilibre et solidaire, il est évident que, toute contrainte ayant disparu, nous serons en pleine liberté ou anarchie, sans surveillance ni commandement, par la spontanéité universelle.

P.-J. PROUDHON.

(20 août 1864, lettre à l'éditeur du *La Roussette*).

## Camarades,

Afin de vous donner, camarades, un journal plus varié, plus vivant et de semaine en semaine mieux rédigé, nous avons fait appel à la collaboration de bons amis qui diverses circonstances avaient éloignés de nous.

Ils sont, les uns et les autres, des membres de la grande famille anarchiste et comme nous ils se réclament du communisme libertaire. C'est dire qu'ils n'écriront rien qui ne serve à votre éducation, rien qui soit nuisible à la formation de jeunes anarchistes.

Ceux qui n'ont jamais rien lu de Proudhon feront bien de commencer par ce choix de lettres. Ils seront un peu déçus, par endroits, du « moralisme » de Pierre Joseph. Il en eut besoin sans doute pour dompter son tempérament. Révolté, il écrit à 31 ans : « Je suis comme un lion ; si un homme avait le malheur de me nuire, je le plairdrais de tomber sous ma main... » L'écriture de Proudhon — un bon fac-simile dans le livre — renferme, à côté de la courbe harmonique très fréquente, de nombreux signes de sensibilité esthétique, de dignité, les tares d'une imagination débordante, passionnée, voisine de l'hystérie ; un mariage d'amour eût peut-être ruiné cette nature et compromis l'œuvre, Proudhon le sentait, il s'est forgé une ethique à son usage, il a fait un mariage bête, comme Pascal s'est adonné au jansénisme... Des pommes à mûrir sur la correspondance de Proudhon et du lingé séchant sur ses pommes, est-ce là le chef-d'œuvre d'une « infâmerie » ? Fauve Proudhon ! Et dire que de prétendus prudhoniens en sont encouragés à condamner le féminisme au nom du trop fameux « Ménagère ou courtisane... ». Il serait si facile de leur répondre que, si telles femmes sont l'une ou l'autre, tant d'autres ne sont... rien du tout ! Mais comment raisonner avec des gens de parti pris, qui dans une œuvre vaste et féconde, vont justement chercher les scories pour les encasser comme des diamants ; de tels prudhoniens sont aussi malfaits que les marxistes « orthodoxes » dénoncés par Georges Sorel.

Ceux qui n'ont jamais rien lu de Proudhon feront bien de commencer par ce choix de lettres. Ils seront un peu déçus, par endroits, du « moralisme » de Pierre Joseph. Il en eut besoin sans doute pour dompter son tempérament. Révolté, il écrit à 31 ans : « Je suis comme un lion ; si un homme avait le malheur de me nuire, je le plairdrais de tomber sous ma main... » L'écriture de Proudhon — un bon fac-simile dans le livre — renferme, à côté de la courbe harmonique très fréquente, de nombreux signes de sensibilité esthétique, de dignité, les tares d'une imagination débordante, passionnée, voisine de l'hystérie ; un mariage d'amour eût peut-être ruiné cette nature et compromis l'œuvre, Proudhon le sentait, il s'est forgé une ethique à son usage, il a fait un mariage bête, comme Pascal s'est adonné au jansénisme... Des pommes à mûrir sur la correspondance de Proudhon et du lingé séchant sur ses pommes, est-ce là le chef-d'œuvre d'une « infâmerie » ? Fauve Proudhon ! Et dire que de prétendus prudhoniens en sont encouragés à condamner le féminisme au nom du trop fameux « Ménagère ou courtisane... ». Il serait si facile de leur répondre que, si telles femmes sont l'une ou l'autre, tant d'autres ne sont... rien du tout ! Mais comment raisonner avec des gens de parti pris, qui dans une œuvre vaste et féconde, vont justement chercher les scories pour les encasser comme des diamants ; de tels prudhoniens sont aussi malfaits que les marxistes « orthodoxes » dénoncés par Georges Sorel.

Ceux qui n'ont jamais rien lu de Proudhon feront bien de commencer par ce choix de lettres. Ils seront un peu déçus, par endroits, du « moralisme » de Pierre Joseph. Il en eut besoin sans doute pour dompter son tempérament. Révolté, il écrit à 31 ans : « Je suis comme un lion ; si un homme avait le malheur de me nuire, je le plairdrais de tomber sous ma main... » L'écriture de Proudhon — un bon fac-simile dans le livre — renferme, à côté de la courbe harmonique très fréquente, de nombreux signes de sensibilité esthétique, de dignité, les tares d'une imagination débordante, passionnée, voisine de l'hystérie ; un mariage d'amour eût peut-être ruiné cette nature et compromis l'œuvre, Proudhon le sentait, il s'est forgé une ethique à son usage, il a fait un mariage bête, comme Pascal s'est adonné au jansénisme... Des pommes à mûrir sur la correspondance de Proudhon et du lingé séchant sur ses pommes, est-ce là le chef-d'œuvre d'une « infâmerie » ? Fauve Proudhon ! Et dire que de prétendus prudhoniens en sont encouragés à condamner le féminisme au nom du trop fameux « Ménagère ou courtisane... ». Il serait si facile de leur répondre que, si telles femmes sont l'une ou l'autre, tant d'autres ne sont... rien du tout ! Mais comment raisonner avec des gens de parti pris, qui dans une œuvre vaste et féconde, vont justement chercher les scories pour les encasser comme des diamants ; de tels prudhoniens sont aussi malfaits que les marxistes « orthodoxes » dénoncés par Georges Sorel.

Ceux qui n'ont jamais rien lu de Proudhon feront bien de commencer par ce choix de lettres. Ils seront un peu déçus, par endroits, du « moralisme » de Pierre Joseph. Il en eut besoin sans doute pour dompter son tempérament. Révolté, il écrit à 31 ans : « Je suis comme un lion ; si un homme avait le malheur de me nuire, je le plairdrais de tomber sous ma main... » L'écriture de Proudhon — un bon fac-simile dans le livre — renferme, à côté de la courbe harmonique très fréquente, de nombreux signes de sensibilité esthétique, de dignité, les tares d'une imagination débordante, passionnée, voisine de l'hystérie ; un mariage d'amour eût peut-être ruiné cette nature et compromis l'œuvre, Proudhon le sentait, il s'est forgé une ethique à son usage, il a fait un mariage bête, comme Pascal s'est adonné au jansénisme... Des pommes à mûrir sur la correspondance de Proudhon et du lingé séchant sur ses pommes, est-ce là le chef-d'œuvre d'une « infâmerie » ? Fauve Proudhon ! Et dire que de prétendus prudhoniens en sont encouragés à condamner le féminisme au nom du trop fameux « Ménagère ou courtisane... ». Il serait si facile de leur répondre que, si telles femmes sont l'une ou l'autre, tant d'autres ne sont... rien du tout ! Mais comment raisonner avec des gens de parti pris, qui dans une œuvre vaste et féconde, vont justement chercher les scories pour les encasser comme des diamants ; de tels prudhoniens sont aussi malfaits que les marxistes « orthodoxes » dénoncés par Georges Sorel.

Ceux qui n'ont jamais rien lu de Proudhon feront bien de commencer par ce choix de lettres. Ils seront un peu déçus, par endroits, du « moralisme » de Pierre Joseph. Il en eut besoin sans doute pour dompter son tempérament. Révolté, il écrit à 31 ans : « Je suis comme un lion ; si un homme avait le malheur de me nuire, je le plairdrais de tomber sous ma main... » L'écriture de Proudhon — un bon fac-simile dans le livre — renferme, à côté de la courbe harmonique très fréquente, de nombreux signes de sensibilité esthétique, de dignité, les tares d'une imagination débordante, passionnée, voisine de l'hystérie ; un mariage d'amour eût peut-être ruiné cette nature et compromis l'œuvre, Proudhon le sentait, il s'est forgé une ethique à son usage, il a fait un mariage bête, comme Pascal s'est adonné au jansénisme... Des pommes à mûrir sur la correspondance de Proudhon et du lingé séchant sur ses pommes, est-ce là le chef-d'œuvre d'une « infâmerie » ? Fauve Proudhon ! Et dire que de prétendus prudhoniens en sont encouragés à condamner le féminisme au nom du trop fameux « Ménagère ou courtisane... ». Il serait si facile de leur répondre que, si telles femmes sont l'une ou l'autre, tant d'autres ne sont... rien du tout ! Mais comment raisonner avec des gens de parti pris, qui dans une œuvre vaste et féconde, vont justement chercher les scories pour les encasser comme des diamants ; de tels prudhoniens sont aussi malfaits que les marxistes « orthodoxes » dénoncés par Georges Sorel.

Ceux qui n'ont jamais rien lu de Proudhon feront bien de commencer par ce choix de lettres. Ils seront un peu déçus, par endroits, du « moralisme » de Pierre Joseph. Il en eut besoin sans doute pour dompter son tempérament. Révolté, il écrit à 31 ans : « Je suis comme un lion ; si un homme avait le malheur de me nuire, je le plairdrais de tomber sous ma main... » L'écriture de Proudhon — un bon fac-simile dans le livre — renferme, à côté de la courbe harmonique très fréquente, de nombreux signes de sensibilité esthétique, de dignité, les tares d'une imagination débordante, passionnée, voisine de l'hystérie ; un mariage d'amour eût peut-être ruiné cette nature et compromis l'œuvre, Proudhon le sentait, il s'est forgé une ethique à son usage, il a fait un mariage bête, comme Pascal s'est adonné au jansénisme... Des pommes à mûrir sur la correspondance de Proudhon et du lingé séchant sur ses pommes, est-ce là le chef-d'œuvre d'une « infâmerie » ? Fauve Proudhon ! Et dire que de prétendus prudhoniens en sont encouragés à condamner le féminisme au nom du trop fameux « Ménagère ou courtisane... ». Il serait si facile de leur répondre que, si telles femmes sont l'une ou l'autre, tant d'autres ne sont... rien du tout ! Mais comment raisonner avec des gens de parti pris, qui dans une œuvre vaste et féconde, vont justement chercher les scories pour les encasser comme des diamants ; de tels prudhoniens sont aussi malfaits que les marxistes « orthodoxes » dénoncés par Georges Sorel.

Ceux qui n'ont jamais rien lu de Proudhon feront bien de commencer par ce choix de lettres. Ils seront un peu déçus, par endroits, du « moralisme » de Pierre Joseph. Il en eut besoin sans doute pour dompter son tempérament. Révolté, il écrit à 31 ans : « Je suis comme un lion ; si un homme avait le malheur de me nuire, je le plairdrais de tomber sous ma main... » L'écriture de Proudhon — un bon fac-simile dans le livre — renferme, à côté de la courbe harmonique très fréquente, de nombreux signes de sensibilité esthétique, de dignité, les tares d'une imagination débordante, passionnée, voisine de l'hystérie ; un mariage d'amour eût peut-être ruiné cette nature et compromis l'œuvre, Proudhon le sentait, il s'est forgé une ethique à son usage, il a fait un mariage bête, comme Pascal s'est adonné au jansénisme... Des pommes à mûrir sur la correspondance de Proudhon et du lingé séchant sur ses pommes, est-ce là le chef-d'œuvre d'une « infâmerie » ? Fauve Proudhon ! Et dire que de prétendus prudhoniens en sont encour

# A TRAVERS LE MONDE

EN ITALIE

## Atroce répression

Les récents événements politiques, le massacre des ouvriers de Berlin le 1<sup>er</sup> mai et l'assassinat des travailleurs de la *Badische Anilin*, l'avènement des travailleurs en Angleterre, etc., ont détourné momentanément l'attention du prolétariat des crimes commis par le fascisme italien. Mais les discussions soulevées au Parlement de Rome par le nouveau Code pénal viennent de replacer dans une lumière crue la situation si tragique des 6.000 prisonniers politiques (anarchistes, socialistes, bolchevistes et républicains) qui se meurent dans les prisons de Mussolini.

Le *Santo Stefano*, la prison sur l'île rocheuse de même nom à 9 heures de bateau de Naples, est la plus épouvantable des prisons italiennes. L'*Arbeiterzeitung* de Vienne a écrit ce qui suit à son sujet :

« C'est sur cette île que le brigand calabrais Musolini est devenu fou après deux ans. Bresci, l'anarchiste qui tua le roi Humbert et qui présentait que son séjour là lui serait pire que la mort, se suicida. Antoine d'Alba qui, en 1912, commença un attentat sur la vie du roi actuel d'Italie, résista, il est vrai, neuf ans, mais lorsqu'on lui apprit sa grâce il éclata d'un rire dément, se cache sous sa couche, et ce n'est qu'alors qu'on se rendit compte qu'il n'avait plus sa raison. Dans cette prison, le fascisme peut se déchaîner dans toute sa monstruosité. Il verra de ses adversaires. Un traitement barbare qui, autrefois, n'y était appliqué qu'aux grands criminels, est maintenant appliquée avec plus de barbarie encore contre des hommes dont l'unique crime est d'être antifascistes. Seul, un Musolini et ses acolytes ont pu imaginer un tel système d'extermination physique et morale raffinée. La nourriture ne se compose que d'un litre d'eau salée soupe et d'un morceau de pain. Des inflammations de l'estomac et des intestins, diarrhées et autres maladies de l'appareil digestif qui, lentement mais sûrement menacent à la mort, en sont le résultat. »

D'autre part, la réclusion absolue, l'isolement dans un silence de mort où aucun bruit ne parvient, conduit fatallement et rapidement à la folie... »

Nombre de nos camarades y sont morts et dans des conditions telles que le *Popolo di Roma* dut avouer « d'une façon inhume et qu'un tel mode d'incarcération ne devrait être continué qu'au cas où la loi aurait pour but de faire périr les détenus dans des gisants d'alléniés. »

La prison de Brescia a également son histoire d'épouyante. Dans ses cellules a coulé le sang des prisonniers antifascistes. Le prisonnier Paolo Botti y devint fou. Les géoliers fascistes y torturèrent des jours entiers les meilleurs combattants antifascistes. Un prisonnier politique, transporté à Brescia est immédiatement mis dans une cellule souterraine où il reste quelques jours sans la moindre nourriture, afin de le rendre « docile ». Aucun rayon de lumière ou de soleil ne pénètre dans la cellule sombre. Les murs suintent l'humidité. Et tout prisonnier qui doit y vivre quelque temps, y contracte des maladies graves qui, souvent, sont inquiétantes. Lorsqu'il s'agit d'un prisonnier auquel on veut arracher des « aveux », on le conduit dans une véritable chambre de torture où il est affreusement frappé. On a vu des prisonniers dont tout le corps était en sang, jusqu'à la cellulite en titubant. Après que les prisonniers ont été frappés de la sorte, on les arrose d'eau salée; la torture que provoque le sel sur les blessures ouvertes est indescriptible, et si le prisonnier supporte toutes les tortures, ne se décide toujours pas à faire des « aveux », les géoliers ne se découragent pas, ils savent qu'ils ont un admirable complice : la maladie. Ils arrachent les vêtements du prisonnier et l'abandonnent complètement nu et sans la moindre défense aux monstres qui propagent la maladie. Puis, lorsque le malade déjane de fièvre, ils l'interrogent. »

La prison de Milan est devenue, depuis l'attentat de Milan, sur la personne du roi italien, un enfer. Qui pourrait bien avoir été mis en scène par les fascistes eux-mêmes, le théâtre de tortures épouvantables. C'est là qu'on connaît des nombreux ouvriers et intellectuels antifascistes, qu'on voit « convaincre » de participation à l'attentat, à seule fin de détourner les soupçons des provocateurs fascistes. Le frère du communiste Tranquilli, Romolo Tranquilli qui n'a été arrêté qu'à cause de l'activité de son frère (il fut entre temps condamné à une lourde peine de bagne non pas pour l'« attentat », mais pour propagande antifasciste), a dû supporter dans la prison de Milan, en tant qu'« auteur de l'attentat » des supplices terribles pendant de longs jours, il est resté entre la vie et la mort.

On le frappa au visage jusqu'à le rendre méconnaissable. On lui cassa plusieurs côtes. Plusieurs de ses compagnons furent traités de la même manière. Un détoné, Amadei, perdit la raison. Son cou portait les traces profondes d'une tentative de strangulation.

sa destitution en énonçant que tout magistrat déposé par le peuple ne pourra plus accéder à une magistrature, mais était-il logique de limiter la souveraineté du peuple en lui interdisant de réélire à son gré un magistrat, même un magistrat qui avait été destitué ? Caius ne le pensa pas et il retira son projet.

L'autre projet spécifiait que nulle Commission extraordinaire ne pourrait être instituée sans vote populaire. Cette loi fut votée. Les auteurs du coup de force de Scipion Nasica se sentirent visés par la fuite, car la loi, à Rome, avait un effet rétroactif.

Le terrain se trouvait ainsi déblayé, Caius Gracchus reprit pour son compte la loi agraire. Il avait vu se former contre cette loi une coalition composée du Sénat, des chevaliers, de la plèbe urbaine et des Italiens. Il manœuvra pour dissoudre cette coalition. Son premier soin fut d'abattre le Sénat en se servant des chevaliers. Justement le mode de perception de l'impôt dans l'ancien royaume de Pergame n'était pas fixé. Caius donna satisfaction à l'ordre équestre en l'autorisant à procéder par le système de la dîme prélevée sur les produits, système qui lui rapportait les plus gros profits. Pourache la Sénat attendait Caius Gracchus face au problème italien. Ce fut là, en effet, qu'il devait échouer.

Caius voulut accorder le droit de cité à toute la population italienne. La clé de voûte de sa politique de colonisation était dans le droit de cité des Italiens. Le Sénat ne l'ignorait pas. Aussi quand la question vint se débattre au forum, devant la plèbe dont la mentalité était très pauvre dans l'ensemble les arguments et les objections de Caius ne tinrent pas devant les discours du consul Fannius disant ceci : « Prenez garde ! les latins viendront vous disputer vos places dans les assemblées, dans les jeux, dans les distributions ! »

Caius enregistra sur ce terrain une défaite qui

Dans la prison de Milan, des visites nocturnes de fascistes dans les cellules sont fréquentes. Après la sortie des théâtres, des fascistes éminents du service de la Justice et de la police se rendent souvent dans la prison pour torturer à mort les prisonniers politiques.

Les îles des Condamnés. C'est ainsi que les antifascistes italiens nomment les îles de déportation qui ne sont pas moins épouvantables que les bagnoles et les prisons fascistes. Sur des îles artificielles désolées, sans végétation aucune, les déportés doivent vivre jour et nuit, logeant dans des huttes lamentables sous la surveillance des troupes et de la police fasciste. Bertarelli, le président défunt du « Touring-Club Italiano » qui visita une de ces îles, s'entendit répondre par un déporté : « Comment nous vivons ici, Monsieur. On ne vit pas, on meurt chaque jour. Nous devons nous nourrir avec 50 centimes. Si on se plaint, on reçoit des coups de poings au visage et des coups de pieds dans le ventre et on est jeté au cacoït au pain sec et à l'eau. Je suis ici depuis trois ans et j'ai encore un an à y rester, mais je ne vivrai pas jusque là. Je me meurs et je ne reverrai jamais mon pays natal. »

D'ailleurs, il n'y a pas que des Italiens dans les prisons de Mussolini. Un de nos camarades suisses du Tessin, Giuseppe Peretti, qui s'était rendu, il y a quelques semaines, à Milan pour traiter d'affaires strictement personnelles, vient d'être arrêté pour s'être entretenue avec des anarchistes milanais, comme les autorités fascistes l'ont annoncé à la police cantonale du Tessin. Le consul helvétique à Milan a chargé l'avocat Solari de la défense de Peretti ; mais l'avocat n'a pas encore s'entretenir librement avec son client. — D. M.

## Sur les assassinats de Berlin

Nous publierons la semaine prochaine, du camarade anarchiste allemand Rocker, une relation des tristes événements de Berlin du premier et du deuxième mai dernier. Le temps de traduire et le manque de place nous ont fait retarder l'insertion de cette très intéressante publication, qui établit la responsabilité des socialistes dans ce meurtre d'ouvriers frolement perpétré et le bluff criminel, en la circonspection, des bolchevistes.

## EN RUSSIE

### Le Guépou continue...

On nous communique de source sûre que le Guépou vient de prononcer les peines suivantes contre une série d'anarchistes de Moscou. Étant donné le secret rigoureux dont est entourée cette affaire il est impossible de connaître encore le motif invoqué par les juges-policiers stalinistes.

Le camarade Overjeuny qui écrivit un opuscule remarquable réfutant les récentes calomnies lancées contre Bakovine, 3 ans d'exil au Karakastan ; Moudroc, même peine ; Kaidanov, 3 ans d'exil, province d'Orenbourg ; Mikhaïlov, 3 ans d'exil, Oufa ; Dariouchkine, 3 ans d'exil, Sibérie ; Gavriline, Tikhone, 3 ans d'exil, Dvina du Nord ; Khoudoleï (anarchiste-communiste, milita déjà sous le tsarisme, travaillait au Centrosayou, Union parfus des Coopératives), 3 ans de prison à Soudzial ; Karkhardine (anarchiste-communiste, spécialiste de l'économie agricole, très estimé par les services du Commissariat du Peuple de l'Agriculture) 3 ans de prison à Souzdal ; Rogdakov (anarchiste-communiste, participa activement déjà à la révolution de 1905, fut délégué au Congrès International Anarchiste d'Amsterdam en 1908, agitateur très populaire à l'époque à Ekaterinovsk), 3 ans de prison à Souzdal ; Ghezzi, dont le cas fut déjà exposé dans *Le Libertaire*, 3 ans de prison à Souzdal ; le Guépou cherchant à en finir plus rapidement avec lui, le destine à être envoyé prochainement au bagne de Verkhne Oursalsk, ville plus éloignée du centre, au climat infiniment plus rigoureux et où il sera plus aisément de s'en débarrasser clandestinement.

Le camarade Barnasch élu autrefois par les prolétaires de Moscou, au Soviet de cette ville fut arrêté de nouveau le 17 juillet. Le secret le plus complet est observé sur les motifs de ces peines d'emprisonnement et d'exil.

Des territoires abandonnés se repeuplent. Des villes renaissent de leurs cendres : Capoue, Tarente et même Carthage. L'idée dominante de Caius, — idée reprise tard par César, dans une autre intention — était de créer partout des colonies et de les relier par un réseau de routes afin qu'elles puissent communiquer entre elles et échanger leurs produits.

Réelu tribun, Caius Gracchus prit sur lui tout le pouvoir et toute l'administration des choses. Aucun domaine de l'activité ne lui était fermé. Ses collaborateurs les plus appréciés étaient des agronomes, des ingénieurs, des architectes, ce qu'on appelle des « techniciens ». Le Sénat fut souvent comme annihilié. Un dernier coup l'assomma : ce fut la réforme du mode de votation dans l'assemblée centrale : Les privilégiés et le vote successif des classes par degré hiérarchique étant supprimés, les classes moyennes étaient appelées à dominer politiquement sur les seules classes aristocratiques.

Réduit à l'impuissance, rongeant son frein le Sénat attendait Caius Gracchus face au problème italien. Cé fut là, en effet, qu'il devait échouer.

Caius voulut accorder le droit de cité à toute la population italienne. La clé de voûte de sa politique de colonisation était dans le droit de cité des Italiens. Le Sénat ne l'ignorait pas. Aussi quand la question vint se débattre au forum, devant la plèbe dont la mentalité était très pauvre dans l'ensemble les arguments et les objections de Caius ne tinrent pas devant les discours du consul Fannius disant ceci : « Prenez garde ! les latins viendront vous disputer vos places dans les assemblées, dans les jeux, dans les distributions ! »

Caius enregistra sur ce terrain une défaite qui

LE LIBERTAIRE

## NOTRE MEETING pour L'AMNISTIE EN BULGARIE

Après toute la préparation et la publicité faites pour le meeting en faveur des personnes déportées de Bulgarie, on aurait pu espérer une plus nombreuse assistance que celle formée par les quelque sept cents personnes qui se pressent vendredi dernier aux Sociétés Savantes.

Le Pen, qui précise déplore ce désintéressement de la classe ouvrière, que vraiment pourtant rassemble un même état d'indignation quand il s'agit de protester contre la répression. Pierrès Besnard, au nom du Comité de Défense Sociale, parle du sort épouvantable auquel sont soumis, depuis 1923 en particulier, les anarchistes bulgares ; il cite des faits, des noms, donne quelques exemples des atrocités gouvernementales commises et de l'héroïque défense des anarchistes ; enfin, il donne le nombre des prisonniers politiques, condamnés à mort et autres, détenus actuellement dans les geôles bulgares, ceci comme démenti aux affirmations de Liapteff qui n'y a aucun prisonnier politique en Bulgarie.

Loreal dénonce à son tour les moyens odieux qu'emploie pour se maintenir le gouvernement Liapteff. Notre camarade déclare lecture d'une lettre parvenue en dernière heure, dans laquelle les anarchistes emprisonés en Bulgarie, déclarent répondre par une grève de la faim généralisée, au simulacre d'amnistie accordée par le Gouvernement, car cette soit-disant amnistie n'atteindra aucun élément révolutionnaire, mais sera tout au bénéfice des sbires du fascisme et autres « facteurs irresponsables ». Bernard Lebecque fait le récit détaillé d'une torture « type » en honneur dans les Balkans. M. Junker fait un pressant appel non seulement à la solidarité des travailleurs français, mais aussi à leur intérêt. Car ne pas riposter vigoureusement aujourd'hui contre le régime de terreur qui opprime leurs frères bulgares et balkaniques c'est laisser libre le fascisme qui s'installe petit à petit en France. Enfin, Le Meilleur stigmatise à son tour tous les fascismes qui règnent par le monde. Nulle part n'existe la liberté de penser pour les révolutionnaires. Un timide « excepté en Russie » se risque dans la salle, mais notre camarade cite alors le cas de Ghezzi et l'incident est clos sous les applaudissements. Le Meilleur rappelle ensuite que le prolétariat d'avant-guerre montrait plus d'énergie pour se défendre contre ses oppresseurs. Il reproche aux masses d'aujourd'hui leur avachissement et les exhorte à revenir aux méthodes d'action directe qui, plus que de vains discours, atteignent les gouvernements. Il évoque le souvenir de la grande manifestation Ferrer, et plus récemment, de celle pour Sacco et Vanzetti et notre ami conclut en conviant l'assistance, si les protestations écrites ne sont pas entendues du gouvernement Liapteff, à aller manifester devant la légation bulgare. Cette proposition est saluée par un tonnerre d'applaudissements.

Le Pen donne alors lecture de deux ordres du jour : l'un de solidarité à l'adresse des anarchistes et révolutionnaires emprisonnés en Bulgarie, l'autre pour le représentant du gouvernement bulgare à Paris et exigeant une amnistie pleine et entière pour tous les emprisonnés et proscribts politiques. Ces deux ordres du jour sont votés à l'unanimité. Puis la foule s'écoule entre les rangées de bourgeois mobilisées en masse pour la circonstance.

## U. A. C. R. - FÉDÉRATION PARISIENNE

### CARRIERES-SUR-SEINE

Samedi 6 juillet à 20 heures 30  
Salle Demarquet, Grande-Rue  
Réunion publique et contradictoire

### Sujet traité :

### LA COMMUNE LIBERTAIRE

#### Orateurs :

Le Meilleur, Odéon, Loréal

Les camarades du Groupe régional sont priés d'être présents.

paralysait son œuvre. Le Sénat marqua le point et pour accentuer son avantage il usa de surenchère.

Le tribun Livius Drusus qui s'était signalé par son opposition au droit de cité des Italiens fut l'homme de cette manœuvre ; il la mena fort adroitement.

Dans la loi agraire de Tibérius le colon était considéré comme ususfructeur du sol. Drusus proposa et obtint que les concessions seraient faites en toute propriété sans qu'il y eût droit à redérence.

Il promit la création de nombreuses colonies non pas dans les pays éloignés mais en Italie même.

Il offrit aux Italiens, au lieu du droit de cité, la seule abolition des châtiments corporels.

Au surplus, il prononça partout le Sénat comme le plus sûr ami du peuple.

C'est pendant une absence de Caius et de son ami Fulvius, parti ensemble pour installer la colonie de Carthage, que la machination de Drusus et du Sénat porta son maximum d'effets. A son retour Caius Gracchus fut battu aux élections pour le Tribunat alors que le plus violent des Oligarques, Opimius, le bourreau de Fréjelles obtint le consulat.

Pour se défaire de Caius Gracchus il fallait une raison ou tout au moins un prétexte. On ne pouvait l'attaquer de face sur son œuvre qui n'avait cessé d'être légale. On excita la plèbe contre lui par la calomnie. La colonisation de Carthage surtout, se prêtait à la surexécution des esprits. Un tribun, Minucius, Rufus osa proposer l'abrogation de la loi qui avait permis de ressusciter Carthage. Caius sortit de sa retraite pour défendre son œuvre au forum. De l'agitation en résulta. Et le Sénat qui n'attendait qu'un prétexte pour tirer vengeance de son ennemi invita le consul Opimius à prendre les mesures nécessaires. C'était ordonner sans

forme de procès de courir sus aux citoyens ; c'était suspendre toutes les lois de *provocation*, de l'appel au peuple, c'était violer la légalité établie.

L'Etat apparaît pour la première fois comme un instrument de violence au service des classes possédantes... Caius Gracchus renonçant à la lutte se fit donner la mort par un escrimeur. Fulvius retranché sur l'Aventin fut tué. La réaction se déchaîna à nouveau.

Bien entendu aucune des colonies promises par Drusus ne vit le jour. Celle de Carthage fut changé d'emplacement. En l'espace de dix ans rien ne subsista de la loi agraire. Les propriétaires furent réinstallés, les grands domaines reconstitués et voici l'appréciation qu'un historien du temps formule : « Quand on eut ces artifices éludé l'application de la loi de Gracchus, — cette loi salutaire et excellente, si seulement elle avait été mise en pratique — le peuple fut privé de tous les avantages qu'il avait espérés et la pénurie de citoyens et de soldats fut plus grande que jamais. »

*'A suivre.'*

## P. J. PROUDHON

## DEUX CONCEPTIONS RÉVOLUTIONNAIRES

Depuis longtemps Marx et les marxistes nous ont habitués à la caricature d'un Proudhon conservateur, petit-bourgeois et réformiste. Nous voudrions, dans cet article lui substituer la vraie figure de Proudhon, en nous attachant à dégager précisément une des idées centrales de son œuvre : celle de la Révolution. Nous verrons que si cette idée diffère essentiellement de celle que Marx exprime sur le même sujet, il est absurde d'exalter l'une aux dépens de l'autre et surtout de conclure en faveur de cette dernière. Tant d'erreurs et de mensonges ont été, par ailleurs, répandus sur ce point précis depuis que la polémique Marx-Proudhon est ouverte, qu'il est nécessaire d'apporter un peu de lumière dans le débat.

L'idée de la Révolution, chez Marx, découle, comme on sait, de sa conception matérialiste de l'Histoire, conception qui est elle-même un produit de la philosophie de Hegel. Mais tandis que celle-ci assimile la marche de l'Histoire à celle de l'*Idée* incarnant dans la réalité, le Marxisme remet l'Hégelianisme « sur ses pieds » donnant à l'histoire une base matérialiste en posant comme son moteur unique *la réalité économique*, c'est-à-dire, en d'autres termes, en réduisant le sociologisme à l'économisme. De la philosophie de Hegel, le Marxisme gardait pourtant l'idée essentielle du *mouvement* de l'Histoire s'exprimant dans les successions régulières des événements selon un rythme constant et procédant dialectiquement par thè

# TRIBUNE SYNDICALE

## ESPRIT ET CORPS DU SYNDICALISME ORGANISATION OU ISOLEMENT

Combien de fois n'avons-nous pas entendu condamner le syndicalisme sous prétexte qu'il n'est qu'une association de vêtres creux aspirant à faire leur plein ? Et combien de fois, partant de ce postulat, n'avons-nous pas assisté à l'édification de théories complètes contre le matérialisme de notre syndicalisme ouvrier auquel on oppose l'individu intrinsèque ?

Le plus fort c'est que le plus souvent ces théories sont l'œuvre d'hommes qui ne connaissent que par ouï-dire la vie intime de nos organisations syndicales. Leur situation particulière et la veulerie actuelle des foulées les placent dans un état voisin de la misanthropie dont ils n'ont ni la force ni le courage de se dégager. Aussi bien nous ne devons jamais cesser de protester contre de pareilles affirmations qui, laissées sans échos, risqueraient de devenir des vérités acquises ou admises.

Il est certes indispensable de combattre tous les abus, les trahisons, les préjugés, les veuleries qui atteignent la société et paralyseront le développement de l'humanité. Mais il convient, me semble-t-il, de ne pas tomber dans l'excès d'une critique exagérée et injuste qui confond dans une même réprobation les responsables et les victimes, le système et l'organisation ; qui condamne sans appel, l'esprit d'association comme nuisible à l'intelligence et à l'accroissement du mieux être et du perfectionnement de l'individu, substituant l'individu à la collectivité, l'individualisme à l'organisation.

Une telle conception paraît, fort sujette à caution et mérite sérieuse discussion. En tout cas l'expérience nous incite à nous méfier de l'absolu et du dogmatisme en toute matière et nous contraint à dire que les avantages de ces fameuses théories ne se sont guère manifestés que dans le domaine de la Rhétorique et de la fiction. On peut même affirmer sans crainte que s'il y a eu quelques adoucissements à la souffrance des hommes, quelque relâchement dans la chaîne des servitudes, ils ne sont venus que de la cohésion des pensées et des efforts des opprimés. Tout ce qui régit l'existence des individus et des sociétés est formé de clans ou de classes, non pas d'individualités isolées. L'association est à la base de la vie, l'individu est un maillon. Du mâle à la femelle, de l'individu au groupe sortent les éléments qui forment les sociétés. Ce ne sont pas les sociétés qui sont surtout nuisibles au corps et à l'esprit de l'être humain, mais la forme dont elles sont constituées. Il n'est rien de possible sans la coordination des efforts. Qu'on procède au rapprochement des privilégiés mais par leur instinct de conservation aux modernes plus instruits, mieux servis par la raison. Ils n'échappent pas au souci de protection vitale de tous les dangers qui les menacent ; on est contraint d'admettre que pour sa sauvegarde et son bien l'individu sera toujours obligé de chercher sa défense et son salut dans le groupement. Celui-ci n'a que la valeur de ceux qui le composent : ce n'est donc pas le principe d'association qui, comme dans le cas du syndicalisme, n'a pas de valeur ou est quelquefois inopérant, mais bien

LE PEN.

## C. G. T. S. R.

Ce soir à 20 h. 30, réunion de la C. A. Confédérale, lieu habituel. Présence de tous indispensables.

Nous prévenons les camarades que le Groupe intercorporatif de la Seine est définitivement constitué. Le camarade Schwartzmann a été nommé secrétaire et notre camarade Robin trésorier.

Les camarades qui désiraient s'organiser au Groupe doivent s'adresser à la Comarade A. Robin, Vieille Fédération du Bâtiment, 33, rue Grange-aux-Belles, Paris X<sup>e</sup>.

## Loyers et Constructions

Une autre et nouvelle loi sur les loyers vient d'être votée par une majorité de députés et de leurs représentants vivant du contribuable.

Loin inique qui place la haute banque et les gros propriétaires à leur avantage.

Une fois de plus les prolétaires sont bafoués et considérés comme quantité négligeable par des élus qui plus souvent traquent de leur mandat.

Malgré l'urgence démontree qu'il fallait jeter bas des milliers de taudis infects où la tuberculose produit chaque jour ses ravages, il n'en sera rien fait.

Avant de démolir il eût fallu construire et rien n'a été fait dans ce domaine ou si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

On a édifié de superbes bâtiments que seuls pourront habiter quelques privilégiés puisqu'ils tiennent les loyers en deçà de leur valeur de vingt mille francs.

Loucheur tout en or, avait promis l'an dernier d'activer la construction d'habitations à bon marché. Nous savons qu'il a orienté d'autre façon sa politique et qu'il n'a rien tenté de faire pour remplacer les minables taudis habitées par les ouvriers.

Ce n'est pas le terrain qui manque, mais là aussi l'ingénierie sévit dans toute sa hideur et tel terrain dans le 15<sup>e</sup> arrondissement acheté en 1914 50 frs le mètre carré a été vendu l'an dernier 10 fois plus cher.

Pendant ce temps, Chéron, morte de beurre pommes de terre, etc. Loucheur Or et Poincaré de la Ruhr, ricanent et insultent à notre misère.

Que fait-on des milliards votés l'an dernier ? Ont-ils été employés et à quelles sujets ? Ou alors dorment-ils dans quelques coffres-forts inconnus du grand public ?

Toute chose que nous n'avez fait des habitations à bon marché, il y a des matériaux en abondance et la main-d'œuvre, contrairement à certaines assertions, ne manquent pas, bien au contraire.

Ce qu'il manque, c'est la bonne volonté des gouvernements à force la grosse entreprise à consommer autre chose que des palaces.

Pour nous autres syndicalistes qu'il nous suffit de rappeler que nous n'avons jamais ajouté à nos promesses des dirigeants, nous les prenons chaque jour en flagrant délit de mensonge quand il s'agit de mieux être aux progrès.

Il en sera malheureusement ainsi tant que le

## LE LIBERTAIRE

### L'Antimilitarisme et la Défense de la Révolution

plutôt l'individu inéduqué ou défaillant qui n'a pas su ou voulu faire jouer à l'organisation son véritable rôle.

L'isolement ne peut donner que crainte et faiblesse ; il est conséquence d'egoïsme, d'ignorance ou de misanthropie, provoquée par la haine ou le dépit. On ne peut concevoir l'individualisme que dans le sens le plus élevé de l'initiative de l'esprit de libre critique et de généreux altruisme. Autrement il ne sera que guère différent de celui de certains... mettons débrouillards, et des bourgeois. Il n'est sans doute pas d'organisation qui puisse suppléer à l'individualisme, mais seule l'organisation a la possibilité de donner à ces intelligences l'utilité et le développement conforme aux dons que la nature ou les circonstances ont doté certains individus et d'en faire bénéficier pour des fins heureuses et moins egoïstes les moins doués, les déshérités en un mot : la classe ouvrière. Le syndicalisme, objet de nos préoccupations et de notre défense, n'est certainement ni parfait, ni exempt de critique, nous le savons hélas ! que trop. Nous nous efforçons, à quelques uns, dans la mesure de nos forces et de nos modestes moyens à opérer un difficile regroupement et redressement. Mais la vérité nous oblige à dire que les affirmations du genre de celles que nous essayons de réfuter sont quelque peu exagérées en injustes, elles se confinent trop dans le domaine abstrait, négligeant la réalité qui détermine les faits.

Les militants aux prises plus immédiatement avec les contingences ne traitent pas les faits sous l'angle strictement philosophique, car, qu'on le veuille ou non, la classe ouvrière, par le système établi et les conditions qui lui sont faites, est contrainte de vivre d'abord pour penser ensuite. C'est une bien banale vérité que de dire que depuis la guerre la vie est beaucoup plus difficile ; on est cependant obligé, le répéter pour expliquer des attitudes qui semblent bizarres de prime abord. Nous avons trop combattu le matérialisme qui dominait dans le syndicalisme pour qu'on puisse nous en faire un grief. Cependant nous dénonçons comme étant une fausse affirmation celle qui consiste à dire que le syndicalisme est purement matériel et dénué d'idéal. Plus que tous les autres groupements il a, par son universalité et les appétits qui l'accompagnent, subi des perturbations déplorables pour son évolution naturelle ; mais de là à dire qu'il n'est qu'un ventre sans cerveau il y a une marge que la vérité empêche de franchir, sous peine de tomber dans l'erreur.

Pour libérer le monde de l'oppression physique et morale il n'est pas doux que l'esprit philosophique — c'est-à-dire l'esprit tout court — ait besoin de se développer. Mais pour l'émancipation morale et matérielle, il ne suffira pas simplement de philosopher, il faudra aussi se concerter, combiner ses efforts dans des organisations puissantes en force et en esprit, sinon la classe ouvrière risque fort de disserter et de philosopher à l'infini sous les yeux du capitalisme et de l'Etat.

LE PEN.

DANS LE S.U.B.

Permanence. — Dimanche 7 juillet : Mai ; dimanche 14 juillet : Bourse fermée ; dimanche 21 juillet : Giraud Reise.

Réunions des Sections suivantes :

Dimanche 7 juillet, à 9 h. du matin : Cimentiers, Maçons d'Art et Aides. — Petite salle des Grèves, Bourse du Travail.

Maçonnerie, Pierre. — Salle de Commission 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail.

Charpentiers en bois. — Bourse du Travail, Briqueteries, Fumistes, Industriels : Bourse du Travail.

Paveurs et aides. — Bourse du Travail.

Mardi 9 juillet, à 18 heures : Serruriers. Construction métallique, salle de Commission, 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail.

Plombeurs, couvreurs et aides. — Salle de Commission A, 5<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail.

Mercredi 10 juillet, à 18 heures : Carreleurs, faïenciers et aides. — Salle de Commission, 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail.

Peintres. — Bourse du Travail.

Chez les Menuisiers. — A notre réunion extraordinaire où bon nombre de copains assistaient, le Conseil a été renouvelé entièrement. Ce dernier rappelle à tous les menuisiers, adhérents ou sympathisants au S. U. B. que la prochaine réunion aura lieu le mardi 7 juillet à 18 heures, salle de Commission, 3<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail. A l'ordre du jour, la propagation dans notre corporation. — Le Conseil.

Chambre syndicale des métallurgistes de la Seine. — Assemblée générale demain samedi 6 juillet à 20 h. 30, salle des commissions 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail. Permanence tous les samedis au siège de 15 h. à 18 h. ; bureau 21, 5<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail. — Le Secrétaire : Doussot.

C. G. T.

Terrassiers d'Argenteuil. — Réunion de Section, dimanche matin 7 juillet, 9 heures.

Comité d'Entr'aide

CAMARADES,

N'OUBLIEZ PAS QUE « L'ENTRAIDE » SOUTIENT LES EMPRISONNÉS ET LEURS FAMILLES.

FAITES DONC UN PETIT EFFORT POUR REMPLIR SA CAISSE.

Adresser les fonds à Langlassé, trésorier, Bourse du Travail, Bureau du S.U.B.

Il en sera malheureusement ainsi tant que le

Service de Presse de la Commission Internationale Antimilitariste publie une note relative à son 3<sup>e</sup> Congrès tenu à Liège, au cours duquel les délégués adopteront une motion sur « les procédures de lutte de l'antimilitarisme révolutionnaire contre la guerre et la préparation des hostilités ».

Le délégué de la France, le camarade L. Huart, combattra le paragraphe le plus viril de la motion ainsi conçu : « En cas de déclaration de guerre, nous déclerons grève après avoir détruit les stocks de matériel de guerre et de matières premières destinées à en fabriquer d'autres, et après avoir rendu, par le sabotage, ces industries incapables de nouvelles productions. »

Huart invoquant l'idée que, dans la lutte décisive contre l'Etat et le militarisme, il sera impossible d'éviter l'emploi de la violence, et qu'il est bien possible que la révolution, ait à se défendre contre les attaques de la contre-révolution proposa le paragraphe suivant qui fut adopté par le Congrès. « En cas de déclaration de guerre, il est du devoir de la classe ouvrière consciente, de se mettre en grève, de se rendre maîtresse des stocks de matériel de guerre et de matières premières, susceptibles d'être transformées en matériel de guerre et d'arracher l'industrie à la sphère d'influence du capitalisme. »

Nos camarades du bureau I. A., ne manquent pas de se désolidariser avec Huart sur son point de vue et de le trouver inacceptable et inconsistant, pour la lutte contre le militarisme.

Sous la plume de A. Müller Lehning, nous trouvons des arguments sérieux et difficilement contestables. « Bien entendu que les révolutionnaires antimilitaristes ne peuvent avoir pour but que la destruction du militarisme et non l'intention seulement, de lui changer de sphère d'influence. »

Müller Lehning a profondément raison : si l'on veut faire la guerre, si l'on veut résister au militarisme en tant qu'antimilitariste, il ne faut rien produire pour la guerre ni les stocks de matériel, ni les matières premières destinées à en fabriquer d'autres. Cette éducation antimilitariste et par conséquent la volonté de n'ouvrir en rien pour la guerre, doit logiquement se manifester bien avant une déclaration de guerre, car si les antimilitaristes n'ont pu empêcher complètement ou entraîner sérieusement les productions de guerre, seront-ils davantage capables au jour du conflit : « De se mettre en grève, de détruire les stocks de matériel de guerre et de matières premières destinées à en fabriquer d'autres, de saboter les industries fabriquant du matériel de guerre. »

Question à laquelle je crois pouvoir répondre non !

C'est donc, toute une éducation révolutionnaire antimilitariste à refaire ?

L'éducation antimilitariste a été presque complètement abandonnée. Cette éducation a d'ailleurs été anéantie par la guerre elle-même. Puis les parties dites « communistes », ont ensuite entraîné la reprise de l'éducation antimilitariste par leur monstrueuse démagogie près des masses et des jeunes gens surtout, avec leur armée rouge prolétarienne. »

Nous admettons, qu'en période révolutionnaire il faille défendre tout ce qui aura été conquis à la révolution. Or, ceci implique bien, se servir autant que possible des armes et moyens de destruction au service de la bourgeoisie. Ce sont bien là des moyens de violence !

Cependant, si préconisant des maintenant, et en accord avec les antimilitaristes de toutes les nations, nous ne pourront faire autrement que de se servir des méthodes de guerre modernes. »

Oui, l'éventualité que nous souhaiterions, la seule possible, serait : « l'acceptation par la classe ouvrière, de cessation immédiate de toute production de guerre ». Mais, à ce moment encore une fois, ne serait-il pas trop tard ? Si la contre-révolution a eu le temps de stocker en quantité, du matériel de mort ?

En analysant jusqu'au bout cette terrible question Müller Lehning nous oblige à nous rappeler, que la bourgeoisie dispose, seule, de la technique de la guerre et que la « classe ouvrière » ne saurait valoir, si elle n'a pour toute la connaissance, la spécialisation de la technique militaire, ce qui ne saurait être.

Alors ?

Sur les principes antimilitaristes, je suis formellement d'accord, mais dans la pratique, en cas de conflit, ou en période révolutionnaire ?

La guerre 1914-1918 est là : la révolution russe en Ukraine avec nos camarades libertaires est là ! Nécessité pour eux de se servir des armes. Devra-t-il en être de même demain ?

RENE MARTIN

Communications Diverses

Le groupe de Lyon se réunit tous les mardis et vendredis à 20 h. 30, salle Sacco-Vanzetti, 171, rue Duguesclin.

Tous les dimanches matin de 10 heures à 12 heures, permanence pour entr'aide, solidarité, journaux, bibliothèque, librairie, remise de l'Encyclopédie Anarchiste aux camarades abonnés au groupe.

Le groupe compte sur la bonne volonté de tous pour pouvoir envisager et mettre en pratique l'organisation nationale de nos prochaines conférences éducatives

Un service régulier de librairie vient d'être établi et fonctionne tous les dimanches matins pour permettre aux copains de se procurer les volumes qui les intéressent.

Pour le Groupe de Lyon,

J. Lamure.

P. S. — Les camarades sont instamment priés de venir retirer leurs numéros de l'Encyclopédie.

Groupe ouvrier anarchiste de Liège. — Les camarades désireux de s'éduquer, de mieux connaître les idées et les méthodes anarchistes sont cordialement invités tous les vendredis à 7 h. 30, à la Maison des Syndicats, rue de la Loi, 29, Liège, où se tiennent les causeries de notre groupe.

Sujet de la causerie du 12 juillet : L'anarchisme et la femme par le cam. N. Lazaréwitz. Toute causerie est suivie d'une discussion à laquelle peuvent participer tous les auditeurs Entrée libre.

Les sujets suivants ont déjà été examinés : L'anarcho-syndicalisme, le mouvement ouvrier et la guerre, les anarchistes et les syndicats, le prolétariat russe : dictateur ou esclave.

Sujets à traiter : Le Manifeste des Seize, la Guerre future, l'Ecole et les anarchistes, anarchisme et armée, Anarchisme et commerce, etc.

Fédération Nationale des Libres Pensées de France et des Colonies.

Les libres penseurs et militants de tous groupes et toutes fédérations d'avant-garde sont expressément invités à venir, comme chaque année, commémorer l'héroïque Chevalier de la Barre qui fut martyrisé, supplicié par l'Eglise catholique, pour n'avoir pas sauvé une procession...

Rendez-vous dimanche, 7 juillet, à 10 heures

à Montmartre devant l'église du Sacré-Cœur.

À Montmartre, au pied de la touche statue du Chevalier, prendront la parole : Albert Le Bras

Bras, du groupe l'Utrière, de Libre-Pensée ;

&lt;p